

WZ

70

DC2

R851

57

LA SCIENCE MEDICALE A MON-
TREAL DEPUIS 50 ANS JUS-
QU'A NOS JOURS

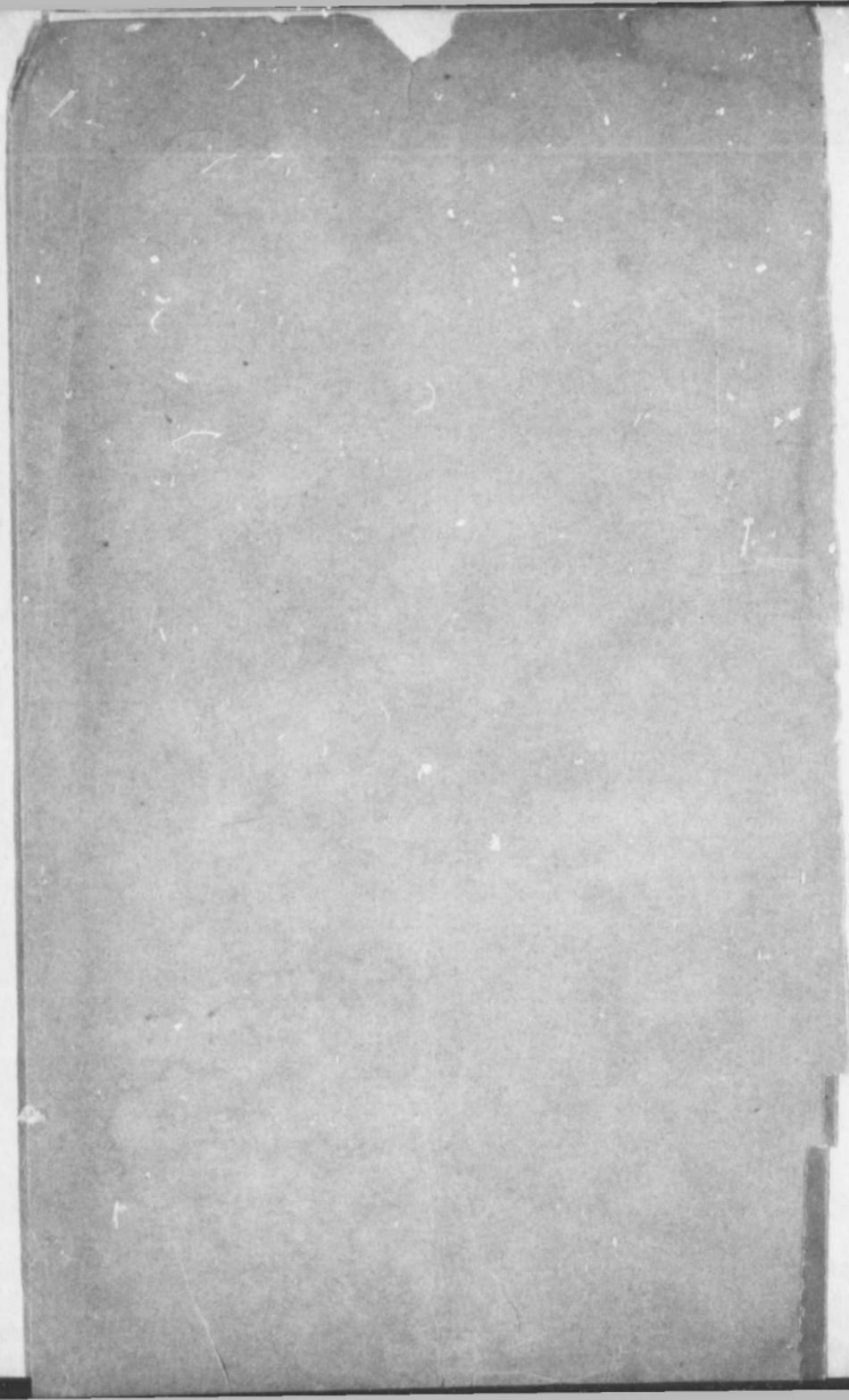
PAR LE

Prof. J. P. ROTTOT, M. D.

Extrait de "La Revue Médicale du Canada"

1902

6012



**LA SCIENCE MEDICALE A MONTREAL DEPUIS
50 ANS JUSQU'A NOS JOURS**

par le professeur J. P. ROTTOT.

Doyen de la Faculté de Médecine de l'Université Laval à Montréal,
Président du Conseil Médical de l'Hôpital Notre-Dame,
médecin du Séminaire de Saint-Sulpice et de
la Communauté des Sœurs de la
Charité (Sœurs Grises)

Il est un âge dans la vie,
Où chaque rêve doit finir,
Un âge où l'âme recueillie
A besoin de se souvenir.

Quoique mes rêves ne soient pas encore finis, je suis cependant rendu à l'âge où l'on éprouve le besoin de jeter un regard en arrière, de vivre de nouveau dans le passé, d'évoquer le souvenir de nos plaisirs, de nos travaux et de nos espérances dans l'avenir. Souvenir qui répand un charme sur toutes les scènes de la vie de l'étudiant, et qui devient de plus en plus précieux à mesure que le temps nous en éloigne. Ces réminiscences nous feront connaître les débuts de notre École de Médecine, la science médicale à cette époque, et les étudiants d'alors.

En comparant le présent avec le passé, on pourra s'assurer que la médecine n'est pas restée dans

le "statu quo," qu'elle a marché de l'avant comme les arts, l'industrie et les autres sciences. Nos détracteurs, je le sais bien, refusent d'admettre cela, vu, disent-ils, qu'on meurt aujourd'hui comme on mourait alors. Cependant, si l'on veut y mettre un peu de bonne volonté, j'espère pouvoir aujourd'hui les convaincre, ainsi que tout le public, que la science médicale a fait de véritables progrès depuis cinquante ans. (Je parle ici seulement comme canadien-français).

L'enseignement médical avait toujours été donné, et était encore donné à Montréal exclusivement en anglais par les professeurs du Collège McGill, en 1842.

A cette époque les médecins canadiens-français, avec un certain nombre de leurs confrères d'origine anglaise, négligés par le Collège McGill, fondèrent l'Ecole de Médecine et de Chirurgie de Montréal. Au début les cours furent donnés dans les deux langues, mais l'enseignement en anglais fut discontinué au bout de quelques années. Comme pour bien d'autres institutions, les commencements de celle-ci furent des plus modestes., La première installation consistait en quatre ou cinq chambres situées au deuxième et au troisième étage d'une maison sur la rue St-Urbain, dont le bas était occupé par une boutique de forge.

Notre petite salle de dissection pouvait contenir à peine trois ou quatre sujets; et comme nous ne connaissions pas alors les substances employées aujourd'hui pour conserver les cadavres, l'air imprégné des gaz provenant de ces corps en décomposition était tellement infect qu'il nous fallait vraiment un courage surhumain pour en faire la dissection. Nous supportions

néanmoins cela bravement, tout en payant, à tour de rôle, un tribut à la nature, par une maladie intestinale très sévère.

Heureusement au bout de quelques jours nous en sortions indemnes et vaccinés contre toutes les maladies infectieuses présentes et à venir. Je crois que cette protection, vraie ou supposée, a eu pour effet de nous débarrasser de cette crainte exagérée des microbes qui trouble tant aujourd'hui le public en général, et nos médecins en particulier. Quelques livres de médecine, plus ou moins anciens, constituaient la bibliothèque de l'école. Les professeurs fournissaient eux-mêmes les instruments et les substances absolument nécessaires à leurs démonstrations. L'Hôpital des Soeurs de l'Hôtel-Dieu était alors sous le contrôle d'un de nos professeurs, le Dr Munro, mais son entrée nous était interdite. Il nous fallait suivre les cliniques à l'hôpital anglais, où nous étions tolérés. La Maternité mise à la disposition des élèves était si peu considérable que durant ma cléricature, je n'eus qu'un seul cas de maladie, sous la direction d'une sage-femme d'origine irlandaise. Cependant, malgré les désavantages, nous n'aurions pas voulu, pour rien au monde, abandonner notre Alma Mater, que nous supportions par pur patriotisme. Il faut bien le dire aussi, la science de nos professeurs et les talents des élèves suppléaient amplement à cette pénurie. Cette existence précaire disparut au bout d'un certain temps; Mgr Bourget, qui nous avait toujours témoigné beaucoup de sympathie, établit notre institution sur des bases plus solides, mettant à notre disposition les salles

des hommes de l'Hôtel-Dieu, et la Maternité des Socurs de la Miséricorde. Nous commençames à regarder l'avenir avec plus de confiance.

Cependant tout n'était pas encore rose pour les étudiants. Nous avions un problème très difficile à résoudre: la loi nous obligeait d'étudier l'anatomie; les hôpitaux et les autres institutions publics refusaient de nous fournir les sujets nécessaires, et la loi nous défendait de nous en procurer ailleurs. Nous étions entre Charybde et Scylla. Mais comme de deux maux, il faut choisir le moindre, nous mîmes la loi de côté, et nous nous procurâmes les sujets dont nous avions besoin en faisant des excursions dans les campagnes.

Nous allions déterrer les cadavres dans les cimetières, la nuit, souvent à une température de vingt degrés au-dessous de zéro. Malgré les fatigues et les dangers auxquels nous nous exposions, on entreprenait les excursions avec plaisir, avec entrain; on y mettait de la vanité. Quand les succès couronnaient nos efforts, nous étions acclamés par nos confrères: on avait conquis un titre de gloire.

Je me rappelle qu'un élève partit un jour, seul, pour une expédition lointaine. Chemin faisant il recrute deux aides précieux, un cousin et un ami, deux braves canadiens, que les fatigues et les dangers en perspective n'effrayaient pas. Après une longue marche, on arrive au village désiré. La lune dans son plein brille avec éclat, il fait un froid intense, pas de lumière dans les fenêtres, calme parfait, tout le monde dort; on se rend avec précaution au cimetière situé derrière l'église. " Maintenant, dit l'étudiant, sautons

dans le cimetière et rendons-nous à la fosse avec les outils, une hache, une pelle et une corde, nous n'avons pas une minute à perdre." Le cousin qui avait, sans doute, réfléchi durant le trajet, dit: "Moi, je n'y vais pas, je reste dans la voiture pour avoir soin du cheval." "Moi non plus, dit l'autre, je me tiendrai dans le chemin, et si je vois quelqu'un venir, je vous avertirai." Notre futur Esculape fut donc forcé de s'aventurer seul. Il ôte son habit pour travailler plus à l'aise. Il enlève avec sa pelle la terre jetée tout dernièrement dans la fosse; puis, avec une imprudence qui n'appartient qu'à la jeunesse, il entreprend de briser le cercueil avec sa hache. La raisonnable produite par chaque coup porté était tellement forte, tellement retentissante qu'elle semblait devoir réveiller tout le village, et faisait trembler nos deux sentinelles jusque dans la moëlle de leurs os; ils s'imaginaient à chaque instant voir sortir les gens de leurs maisons. Il faut qu'il y ait un dieu pour les étudiants comme pour les ivrognes, car notre écervelé réussit à sortir le cadavre de la fosse et à le transporter dans la voiture sans aucun fâcheux résultat. Ce fut pour les deux amis la première et la dernière expédition.

Une autre fois, un jeune médecin nous fit savoir qu'un de ses malades venait de mourir et que son cadavre était à notre disposition dans le cimetière. Il nous avertissait en même temps d'agir avec prudence, parce que les parents se rendaient tous les soirs au cimetière pour monter la garde, et qu'ils étaient armés. Faites de même, nous dit-il. On reçut la nouvelle avec joie.

Cette expédition nous promettait des émotions. Quatre des plus résolus se mirent en route et arrivèrent au cimetière vers deux heures du matin. Nous explorons avec soin l'endroit où nous devons entrer. N'entendant et ne voyant rien, nous franchissons la clôture, puis nous marchons avec précaution, lentement afin de ne pas donner l'éveil à nos ennemis. Circonstance favorable, le temps était sombre. Nous approchons enfin de la fosse, sans que le moindre bruit nous ait fait soupçonner la présence de quelqu'un. Bonne chance, les gardiens doivent être partis, nous allons réussir, quand un formidable coup de fusil se fait entendre. On avait tiré sur nous. Un des nôtres avait même reçu quelques grains de plomb dans les jambes. Mais personne ne bougea. On était brave alors, on ne connaissait pas la peur, et la peur ne nous connaissait pas. En avant, dit le plus âgé de nous, notre capitaine, puisqu'on ne peut pas réussir par la ruse, il faut employer la force. " Arrêtez, dit le Nestor de la bande. Dans quelle fausse position serions-nous, dit-il, si notre conflit devait se terminer par mort d'homme, songez que nous n'avons pas encore notre licence." " C'est vrai, dirent les autres, la prudence est la mère de la sûreté." Et, sur ce, au lieu d'avancer, nous nous sauvâmes.

Les élèves d'alors ne ressemblaient pas à ceux d'aujourd'hui. Après sept ou huit ans passés au collège, ils arrivaient à Montréal libres de toute entrave, avec la soif de la liberté; c'était une vie nouvelle; nous avions hâte d'en jouir. Les rapports qu'on nous faisait des excentricités, des actes d'indépendance, d'insubordination même de la part des étudiants d'Europe,

nous paraissaient dignes d'admiration; nous cherchions à les imiter. L'esprit du temps, comme l'on dit, contribuait beaucoup aussi à nous pousser dans cette voie. Dans les villages la jeunesse cherchait à se distraire, à s'amuser, c'était à qui jouerait le plus de tours aux autres. Aussi les élèves s'en donnaient-ils à coeur joie à leur arrivée à la ville. Le public les excusait, et riait même de leurs farces lorsqu'ils y mettaient de l'esprit. Mais dans leurs échaffourées, ils dépassaient parfois les bornes.

Les autorités civiles et judiciaires intervenaient alors, et ramenaient la paix et le bon ordre, mais toujours par des procédés paternels, comme si nous n'avions tous formé qu'une seule et même famille. Les élèves n'épargnaient pas même leurs professeurs. Je me permets d'en parler parce que c'est un temps qui ne reviendra plus. Nous nous amusions un jour des efforts inutiles qu'un professeur faisait pour sortir sa voiture de la cour de l'Ecole; son cheval n'obéissait pas, il allait toujours du côté opposé à la volonté du docteur. Nous avions changé les guides de chaque côté de la bride.

Le professeur de chimie voyait parfois toutes ses expériences manquer, on avait changé ses réactifs.

Une autre fois, un professeur en entrant dans la salle des lectures, aperçoit un magnifique fauteuil à la place de sa modeste chaise. Un étudiant se lève et fait au professeur un joli discours, le prie de vouloir bien accepter ce fauteuil, offert par ses élèves, comme un témoignage de leur estime et de leur reconnaissance. Le professeur s'y installe tout joyeux et tout

reconnaissant. A peine a-t-il commencé sa lecture, qu'un homme de police entre brusquement dans la salle. "Que venez-vous faire ici, lui dit le docteur. "Monsieur, je viens chercher le fauteuil sur lequel vous êtes assis." "Mais, répond le docteur, le fauteuil est à moi, il vient de m'être donné par mes élèves." "Cà se peut, dit l'homme de police, mais ce fauteuil a été enlevé la nuit dernière d'une maison de la rue Ste-Elizabeth, à tel numéro... Vous savez, docteur." . . . "Oui, oui, je sais, je sais, prenez votre fauteuil et sortez." Les donateurs reçurent une semonce comme ils n'en avaient jamais eue. En comparant les élèves des deux époques, on voit combien est grand le contraste entre eux. Alors on cherchait d'abord le plaisir, et la sagesse ensuite. Aujourd'hui on fait tout le contraire. La loi médicale d'alors était plus favorable aux étudiants que celle d'aujourd'hui. Elle exigeait, il est vrai, quatre années d'étude, mais en travaillant beaucoup, on pouvait, avec l'aide de son patron, se faire recevoir au bout de deux ans. Le Gouvernement Provincial imite à présent nos patrons. Il vient en aide à ceux qui ne sont pas en conformité avec la loi.

L'Ecole de Médecine a été dans une position d'infériorité vis-à-vis les autres universités durant plusieurs années. Celles-ci avaient des privilèges qui les mettaient pour ainsi dire au-dessus de la loi. En vertu de leur charte elles délivraient à leurs élèves un diplôme qui leur donnait droit à la licence du Collège des Médecins sans examen. Tandis que les certificats donnés par l'Ecole n'avait aucune valeur; les élèves de-

vaient passer un examen devant le Bureau pour avoir leur licence. Malgré cela, cependant, l'École prenait plus d'importance d'année en année, et après une lutte qui est encore dans la mémoire de tout le monde, elle a réussi à obtenir, sous l'égide de l'Université Laval, une position qui donne à ses élèves tous les privilèges universitaires. De plus, grâce à la sollicitude et à la générosité des amis de notre institution, nous pouvons donner aujourd'hui à nos élèves une éducation théorique et pratique complète. En comparant le présent avec le passé, nous sommes vraiment étonnés des progrès que nous avons faits en tout genre et sous tous les rapports. Lorsqu'on regarde l'Hôtel-Dieu, l'Hôpital Notre-Dame, la Maternité des Soeurs de la Miséricorde, notre magnifique bâtisse universitaire, avec sa bibliothèque, ses cabinets de physique, de chimie et d'électricité, pourvus de tous les instruments nécessaires aux cours qu'on y donne, nous sommes tentés de jeter un coup d'oeil d'envie sur la position actuelle des professeurs et des élèves.

Jetons maintenant un coup d'oeil rapide sur les progrès de la science médicale durant les 50 ou 60 ans qui viennent de s'écouler.

Avant d'entrer dans le mérite de la question, laissez-moi vous dire que les chirurgiens n'entreprenaient jamais alors une opération sans éprouver un véritable serrement de coeur. Le chloroforme n'était pas encore découvert. Il fallait attacher solidement le malade sur la table d'opération. Il me semble entendre encore les cris de douleur que chaque coup de scalpel arrachait à ces pauvres malheureux. Cependant avant

de quitter pour toujours l'Ecole, notre professeur d'anatomie, nous fit constater un jour les merveilleux effets de ce remède qu'on venait de découvrir, le chloroforme. On mit sur la table un chat que deux élèves maintenaient pendant qu'on lui faisait respirer le chloroforme. Après quelques minutes, "le chat dort," nous dit le docteur. "Je vais faire maintenant des incisions sur les diverses parties de son corps sans qu'il accuse la moindre douleur." En effet, nous assistons avec étonnement à l'opération. "A présent, je vais lui ôter le chloroforme, et le chat va se sauver comme s'il n'avait rien eu." On ôte la serviette qui enveloppait la tête du chat, mais le chat ne remue pas, le docteur le pousse—pas de mouvement; il le soulève, le lâche, le chat tombe inerte sur la table: il était mort ! Le docteur était bien excusable, c'était la première expérience qu'il faisait. Cet accident arrive encore de nos jours, mais moins souvent. Pour constater les progrès de la science, il faut savoir ce qu'elle était il y a soixante ans. Depuis longtemps, toutes les théories qui avaient eu leurs jours de gloire depuis Hippocrate, avaient été mises de côté, les unes après les autres, de sorte qu'on ne suivait pas aucun système en particulier il y a soixante ans. Je ne veux pas dire qu'on soignait en aveugle. Autrement on aurait mérité la réputation que Molière avait faite aux médecins. On avait adopté un certain eclectisme, en glanant un peu partout ce que l'expérience et le raisonnement avaient reconnu comme bon dans chacune des anciennes théories médicales.

Peu satisfaits de cet état de chose, les médecins,

en attendant et espérant cette théorie merveilleuse qui doit les mettre tous d'accord, se sont mis à l'oeuvre et ont travaillé à l'envie, durant ce demi siècle, au perfectionnement de la science médicale.

On n'a jamais remarqué, à aucune époque, autant d'efforts et de persévérance, et on n'a jamais vu autant de progrès, dans un si court espace de temps.

Toutes les branches de la médecine ont marché de l'avant sous cette forte impulsion. Tous les jours des aperçus nouveaux, des découvertes nouvelles sont venus éclairer des points obscurs. La matière médicale ne s'est pas laissée devancer dans cette lutte. On serait même tenté de se plaindre de la surabondance de remèdes qu'elle nous donne, mais comme ils sont rendus plus efficaces, par un mode de préparation plus soigné et plus perfectionné, et qu'ils contribuent considérablement au soulagement des malades et à la satisfaction du médecin, nous sommes heureux de les accepter.

Deux nouveaux facteurs: le microscope et le thermomètre, sont venus augmenter nos moyens de diagnostiquer. Je regrette beaucoup, cependant, que l'étude et la connaissance du pouls aient été presque complètement négligées.

Dans cette marche vers le progrès, la chirurgie tient certainement la tête, tant par sa hardiesse, parfois exagérée, que par la perfection de ses opérations et par ses succès.

Mais la découverte qui a le plus enthousiasmé les médecins, est certainement celle des microbes par Pasteur. Enfin, se disait-on les uns aux autres, on a donc découvert la vraie théorie médicale; c'est la science

rendue à sa plus simple expression. Le microbe, voilà l'ennemi: une seule cause et un seul traitement, l'antisepsie. C'est l'âge d'or qui s'ouvre pour les médecins. A l'avenir, tout ce qu'il nous faudra pour pratiquer sera un microscope et un sérum. Heureusement, il n'en a pas été ainsi. Conformément à ce système, l'antisepsie fut largement employée; on fut néanmoins bientôt obligé d'inventer la phagocytose pour venir en aide aux antiseptiques. Malgré cela, les succès n'ont pas encore répondu entièrement à nos espérances. Les chirurgiens ne paraissent pas croire beaucoup à l'efficacité de la phagocytose, car ils font le possible et l'impossible pour empêcher les microbes d'entrer dans le système. Il y a même des médecins qui mettent en doute son existence. Pour ma part, je regretterais infiniment qu'il en fut ainsi. C'est si consolant de savoir que nous possédons un régiment de cellules, dont la seule fonction est de guetter l'entrée des microbes dans nos organes, et de se précipiter sur eux pour les dévorer; ce qu'elles font parfois avec tant d'avidité qu'elles en meurent.

Quoique les chirurgiens n'emploient pas, tous, les mêmes précautions, et que, néanmoins, les plaies guérissent à peu près le plus souvent par première intention, on se demande si, avec l'asepsie et les nouveaux procédés, tels qu'employés maintenant, on n'obtiendrait pas les mêmes résultats, au moins dans certains cas. Avant la découverte des microbes et des antiseptiques, les plaies guérissaient aussi quelquefois par première intention. Malheureusement, on n'attachait pas alors autant d'importance, qu'on le fait aujourd'hui,

aux soins de propreté. Les précautions que l'on prend aujourd'hui dans la toilette de la plaie et pour la fermer contribuent aussi beaucoup au succès de l'opération. En démontrant l'existence des microbes, entrevue par des médecins de la plus haute antiquité, Pasteur a rendu un service immense à l'humanité. On peut combattre plus facilement son ennemi quand on le connaît. Pasteur et d'autres nous enseignent comment on peut se protéger contre les microbes. Nos succès ne sont pas toujours satisfaisants; mais l'avenir nous fournira probablement des procédés plus efficaces.

Ce n'est certainement pas nuire à la réputation de Pasteur en disant que les microbes ne peuvent pas servir de base à une théorie médicale, tout simplement, parce que les microbes ne sont qu'une cause de maladies; et, comme il y en a beaucoup d'autres, nous aurions autant de théories que de causes.

N'ayant pas encore une théorie médicale satisfaisante, nous sommes donc encore aujourd'hui, à part les progrès signalés, au même point où en étaient nos prédécesseurs, il y a cinquante ans; et nous traitons nos malades d'après les mêmes principes.

Comment se fait-il que nous soyons encore sans une théorie que la profession médicale puisse accepter ?

C'est parce qu'on a trop divisé et subdivisé l'organisme humain, en attachant trop d'importance à ses différents tissus ou organes.

On a ainsi perdu de vue l'homme complet, vivant et agissant non pas par une partie de son être, mais par son être tout entier, et on a cherché à bâtir une théorie

sur une partie plutôt que sur le tout. Voilà l'erreur. Pour qu'une théorie puisse être complète et vraie, il faudrait qu'elle fut fondée sur tout l'organisme humain, et qu'en la formulant, elle nous donnât une idée complète de notre être, des fonctions de nos organes, des lois qui les gouvernent, et des rapports qui existent entre nous et le monde extérieur.

Comme vous le voyez, cette question de théorie médicale embrasse presque toutes les sciences, surtout celle de la matière, de sa nature, de sa formation, de ses effets et de ses transformations. Si dans l'étude de ces divers sujets obscurs que nous sommes forcés de faire à la hâte, nous commettons des erreurs, nous aurons au moins la consolation d'être en bonne et nombreuse compagnie. Nous allons commencer par ce qui sert de base à l'univers entier, la matière.

On considère généralement la matière comme une chose vile et méprisable. N'oublions pas qu'il a fallu la toute puissance d'un Dieu pour la créer. Plus nous l'étudions, plus elle nous étonne par sa nature, par ses variétés de forme et par ses effets. Cependant, les corps organiques et inorganiques, que nous voyons, ne nous donnent pas une idée juste de la matière. Ils ne sont que les produits de la combinaison des éléments primitifs ou simples les uns avec les autres. Connait-on les éléments simples qui ont servi à former l'univers ?

Comme rien ne se perd dans la nature, on doit pouvoir les trouver et les reconnaître à certaines propriétés; car toute substance doit avoir une propriété qui est la manifestation de son existence. Sans pro-

priété, pas d'existence, et sans existence, pas de propriété. La propriété d'un corps est inhérente à sa nature. C'est son principe vital. C'est en vertu de ce principe qu'il vit, qu'il agit, qu'il se défend contre les causes externes et internes qui tendent à sa destruction. La science nous fait-elle connaître les éléments simples créés à l'origine du monde. Elle en nomme un certain nombre qu'elle considère comme tels, surtout, parce qu'on n'a pas pu encore les décomposer. Elle en laisse d'autres de côté malgré les preuves de leur existence et de leur activité; comme, par exemple, l'électricité. Cette substance est certainement la plus simple, la plus répandue, la plus active, et la plus puissante de la nature. Elle paraît être la cause de tous les phénomènes qu'on observe dans l'univers.

Les propriétés de l'électricité, entre autres, l'attraction et la répulsion, commencèrent à agir dès son existence; de ce moment le mouvement fut créé. Les premiers phénomènes de la vie matérielle sont donc dûs à l'électricité. C'est par elle que les éléments simples, quels qu'ils soient, se combinèrent ensemble dans des proportions différentes, pour former d'abord l'air, l'eau, la terre et tous les astres dans l'immensité des cieux. On peut considérer cette transformation des éléments simples ou primitifs comme la première évolution de la matière.

La deuxième évolution commence après la formation complète de la terre; évolution peut-être plus surprenante que la première, puisque la matière inorganique va produire des êtres organisés. Les rayons du soleil, aidés de l'air et de l'eau, agissant sur l'humus

qui tapisse toute la surface de la terre, donnent naissance à des composés nouveaux, à des cellules aussi nombreuses que variées, possédant la propriété de se nourrir, de se développer, et de former des êtres organisés et distincts les uns des autres, constituant le règne végétal.

La troisième évolution de la matière, toujours par les mêmes procédés, a produit le règne animal. L'esprit humain reste véritablement confondu à la vue des merveilles incompréhensibles de la création. Il lui est surtout impossible de comprendre comment la matière inorganique puisse former des êtres doués de sensibilité et d'intelligence. Dans ces diverses transformations de la matière dans cette marche inconsciente vers le progrès, il faut nécessairement qu'elle ait été conduite par une intelligence surnaturelle et divine.

La succession régulière des êtres, sans la transformation d'une espèce en une autre, nous fait encore voir l'action de cette même puissance. Pour qu'il en soit autrement, pour qu'il y ait changement d'espèce, il faudrait que l'être put donner à sa progéniture des propriétés qu'il ne possède pas.

S'il n'y a pas eu d'exception pour l'homme, son existence provient de la formation et de l'évolution d'une cellule. D'ailleurs, quelque soit la manière dont il a été créé, il doit toujours son existence à Dieu. Une fois formé, l'homme devient créateur à son tour. Le nouvel être qui lui devra la vie commence encore par une cellule fécondée. Cette cellule, mise en contact avec les organes de la mère, en absorbe, par endosmose, les liquides, qui lui servent de nourriture. Cette

cellule, sans nerfs, sans vaisseaux, se développe et forme une quantité considérable de nouvelles cellules, toutes différentes les unes des autres, lesquelles doivent former nos tissus, nos organes, l'homme enfin. Nous venons de voir que l'homme a été formé par l'évolution d'une seule cellule. Pour continuer son existence, il va lui falloir maintenant le concours de toutes ses cellules. Après sa naissance, ne recevant plus sa nourriture toute préparée, il devra la préparer et l'élaborer lui-même.

Vous savez par quels admirables procédés les aliments introduits dans l'estomac, sont transformés en chyle ou sang blanc, comment le chyle mêlé au sang veineux est transformé ensuite en sang artériel, et chassé par le cœur dans tous les vaisseaux capillaires. Comme les vaisseaux ne communiquent pas avec les cellules, le sang transsude en partie à travers les parois des vaisseaux, et se répand dans les mailles du tissu cellulaire et vient en contact avec les cellules fixe de tout le système. Ce liquide est de même nature que celui fourni par la mère à l'enfant. Il constitue la véritable nourriture de l'homme. Mais, avant d'être absorbé et incorporé par les organes, il faut qu'il soit de nouveau élaboré par leurs cellules. Autrement, le liquide étant partout de même nature, les nouveaux tissus seraient tous identiques.

Tous les autres organes contribuent à l'accomplissement de ce travail de nutrition, soit par leurs sécrétions, soit par l'excrétion des substances nuisibles à la santé. Le système nerveux, en donnant la sensibilité aux organes et en les stimulants, y joue aussi un rôle important.

On admire, à juste titre, le mécanisme et le fonctionnement de ces machines employées dans l'industrie; mais il n'y a rien de si étonnant que le nombre, la variété et la délicatesse de nos organes, ainsi que leurs procédés pour élaborer et transformer dans leurs propres tissus des substances d'une nature tout à fait dissemblables.

Il ne faut pas oublier que quoique le corps forme un tout complet, chaque cellule conserve sa vitalité propre et indépendante; elle vit, elle agit par elle-même, et, parfois même, sans l'aide du système nerveux, par exemple, dans certains cas de paralysie. On voit donc que l'élément cellulaire est la base de notre organisme, qu'il en constitue l'élément fondamental, et que toutes les fonctions de nos organes se font par lui.

Virchow a donc eu raison de bâser sa théorie sur l'élément cellulaire. Seulement, pour que cette théorie soit complète, il faudrait l'appuyer non pas sur l'élément cellulaire d'un seul tissu ou d'un seul organe, mais sur les éléments cellulaires fixes ou libres de tout le système.

On pourrait donc conclure que la santé et la vie dépendent de nos cellules. Quand elles fonctionnent bien, c'est la santé; quand elles ne fonctionnent plus, c'est la mort. On pourrait pareillement définir la maladie le résultat d'une altération fonctionnelle ou organique des éléments cellulaires.

Les fonctions cellulaires consistent dans leur nutrition, dans leur prolifération, dans la formation de substances nécessaires à la santé, dans la sensibilité des

cellules nerveuses. Si l'une ou l'autre de ces fonctions se fait mal, vous aurez des symptômes et des effets particuliers. Que la nutrition se fasse mal, qu'elle soit trop active ou trop faible, vous aurez la pléthore ou l'anémie, de même que pour la prolifération, vous aurez l'hypertrophie ou l'atrophie; formation de néoplasmes, si les cellules nouvelles sont formées anormalement.

Si l'élément nerveux agit trop, vous aurez excès de sensibilité et d'activité, avec tous les phénomènes de l'irritation et de l'inflammation. Dans le cas contraire, vous aurez diminution ou perte complète de la sensibilité ou de l'activité des organes avec ses conséquences, etc. Les maladies doivent donc être toujours en rapport avec les fonctions cellulaires.

1656 rue Sainte-Catherine.

